

**collection
ligne de fonds**

La collection ligne de fonds propose de republier des textes dédiés à la poésie contemporaine aujourd'hui épuisés, dont la force et le fragile ne cesseront d'être à défendre et que les éditions isabelle sauvage souhaitent porter auprès des lecteur-ices.

Sandrine Bourguignon

**Le nom d'un fou
s'écrit partout**

(une adresse
à Fernand Deligny)

Cet ouvrage a paru pour la première fois aux éditions isabelle sauvage en 2021 dans la collection « singuliers pluriel ».

© Éditions isabelle sauvage, 2026 pour la présente édition
13 place Charles-de-Gaulle 29600 Morlaix
ISBN : 978-2-490385-67-6

é.]i.S. éditions isabelle sauvage

à Jean-Luc Seigle, mon patroncle

Faire voir ou entendre qu'une tentative, c'est possible.

*Pas un mouvement, une tentative. Des brèches un
peu partout, qui seront colmatées mais peut-être que
certaines tiendront. Il suffit qu'il y en ait quelques-unes
et puis ça ricoche.*

Fernand Deligny

Le premier fou venu

Je ne suis pas arrivé au bout de mes peines

Il est quatre heures trente du matin et c'est l'heure où vous mourez. À vos côtés, une présence. Janmari avait douze ans lorsque vous l'avez rencontré. Encéphalopathe profond. Il se tapait la tête contre les murs et creusait ses plaies jusqu'à l'os. Il n'a jamais prononcé un seul mot de sa vie et dans la chambre qui est maintenant la chambre de votre mort, je ne sais pas ce qu'il peut bien faire. Tordre ses mains, piétiner, dodeliner au-dessus de vous, de votre visage. J'imagine qu'il a compris. Cela fait bientôt trente ans qu'il vit votre vie et vous avez, pour lui, inventé quelque chose. Quelque part. Un lieu où il serait possible encore, d'in-vivre.

Et maintenant vous êtes mort.

Dans la chambre autour de vous gisent vos textes, foutraques. Manuscrits, tapuscrits, des notes, des dessins, des cartes et des photographies. Vous avez décidé à soixante-dix-sept ans d'écrire votre vie, et vous dites que ce projet aura habité votre esprit comme une chauve-souris s'agrippe aux combles d'une vieille maison. Écrire comme elle vole, à l'aveugle, à l'estime et guidée par son propre cri.

Vous avez fait sept tentatives et vous avez échoué sept fois.

Comment raconter la vie d'un homme retranché des hommes? Un homme qui aura cherché durant toute son existence ce que pourrait être. Peut-être. Un asile.

Ça commence lorsque vous avez deux ans. C'est la guerre et ce sera la guerre jusqu'au bout de votre vie.

Vous êtes réfugié à Bergerac dans un petit appartement sous les toits avec votre mère. Vous passez vos journées l'oreille collée au plancher pour entendre le menuisier sous vos pieds, qui varlope. Vous êtes persuadé que son métier est de fabriquer des copeaux. Non pas des meubles ou des sculptures, mais des copeaux, ces petites choses entortillées sur elles-mêmes et qui vous émeuvent. Lorsqu'il les dégage de son établi d'un revers de manche, ça vous blesse. Alors la nuit en cachette, vous vous enroulez dans la sciure et cela vous fait un nid.

Ainsi votre vie vécue, tout entière, dans l'amour inconditionnel des copeaux.

Ramasser les vies quand elles tombent.

Chuter avec elles.

Après la guerre, votre grand-père vous rapatrie. Corps d'origine, la citadelle. Rue des marais, à Lille. Dans un couloir dallé en noir et blanc, vous êtes assis sur une malle qui grince quand vous respirez. Et déjà cette angoisse, tenace, qui fera de vous un homme. Inquiet.

Vous parlez de votre enfance comme d'une longue attente. Ça se dit, je crois, que vous êtes en souffrance, comme une lettre sans destinataire, que vous écrirez chaque jour de votre vie. J'ai compté. Trente mille pages. Format peintre, vertical. De grandes feuilles blanches et votre écriture en pattes de mouche.

Pour raconter votre vie, il vous a fallu apprendre à écrire à l'intérieur du trou du langage. Être là. Précisé-ment là, au creux de ce qui nous manque.

J'ai tout lu dans l'abbatiale. C'est là que sont désormais conservés vos manuscrits. J'ouvre la première chemise.

Grise. Le trac de vous lire. Je découvre votre façon de tracer les lettres. Votre encre et le crayon de bois qui scande les virgules, les tirets. Vous comparez l'écrivain à un alpiniste qui s'encorderait au lecteur. Vous dites que si celui-qui-écrit n'a plus de lecteur, s'il ne trouve plus personne au bout de la corde, il redescend, désœuvré.

Alors je tourne les pages une à une.

Et nous voilà désormais encordés.

L'un à l'autre.

C'est toujours par la même phrase que vous débutez le récit de votre vie. Un matin de novembre, le soleil ne s'est pas levé sur les Flandres et vous marchez sur le trottoir. Vous avez sept ans et lorsque vous tendez le bras devant vous, le brouillard est si dense que vous ne parvenez plus à distinguer votre main. Ça vous laisse pantois. Vous êtes allé voir dans le dictionnaire et personne ne vous fera changer de mot. Pantois est de la même racine que fantôme et ça vous va très bien comme ça. Votre père n'est jamais revenu de la guerre. Il est parti au front juste après votre naissance et vous n'avez aucun souvenir de lui. C'est une étrange impression pour commencer sa vie, de sentir que quelqu'un qui n'existait pas a soudain cessé d'exister.

Alors vous êtes un matin de novembre cet enfant-là dans la brume, disparu de père en fils.

Votre grand-père, le sergent, vous lave tous les jours dans une bassine à confiture avec une éponge. Vous vous demandez si les éponges sont des animaux ou bien des végétaux. Un soir, à la radio, vous entendez que notre intestin fonctionne comme les racines d'un arbre, grâce

à d'innombrables champignons, ces champignons étant eux-mêmes quelque chose de marginal entre le monde animal et le monde végétal. Je crois que vous êtes un champignon. Vous n'appartenez à aucun règne.

Vous n'entrez jamais nulle part.

Depuis toujours, vous êtes dehors.

À la porte des morts comme à celle des vivants.

On vous frotte avec du savon de Marseille. C'est une odeur qui revient souvent dans vos textes. L'odeur du sept novembre, l'odeur de la première phrase de votre vie. L'odeur d'un enfant qui disparaît dans la brume et que personne ne cherche.

L'absence est un refuge et elle dure longtemps.

Chez vous, on garde le silence. La mère, le grand-père, la grand-mère et le petit-fils se taisent à l'unisson. L'habitude de vivre ensemble ne prend pas et vous vous souvenez. Le sergent et ses lorgnons sur le nez, sa tête qui penche pour lire le journal, ses mains sur la table, le charbon incandescent à travers la grille de la cuisinière. Des images qui vous donnent un corps, à défaut d'avoir les mots. À la place du cœur, vous mettez un nœud. Et votre mouchoir par-dessus, sans doute. Lorsque vous parlez de votre enfance, vous dites avoir grandi au *nœud* de ceux qui vous étaient proches. Vous avez appris qu'au douzième siècle, le cœur était le siège de la personnalité et vous dites avoir été un enfant sans cœur, ni aucun caractère.

Il paraît que vous avez eu un demi-frère. Vous n'en avez jamais parlé et on peut tout imaginer. Un bâtard, illégitime, qu'on aurait volé, ravi à votre mère. Un enfant fou, anormal. Un demeuré qu'elle aurait abandonné

quelque part et ça pourrait expliquer la suite de votre vie, le parcours d'un homme. On a toujours besoin de trouver la cause, l'origine. Omphalos. Mais à quoi bon. Je ne fais pas une enquête sur votre vie, vous n'êtes ni coupable ni suspect et vous avez droit à vos jardins. Secrets.

S'il y a une clé, elle est sans doute cassée. Rouillée. Depuis tout ce temps. Et j'ai choisi de ne prendre que les portes ouvertes. Quand elles seront fermées, je resterai devant. Dehors. Vous avez suffisamment œuvré pour que l'on arrête d'éplucher la vie des gamins que vous preniez en charge, milité pour qu'on leur foute la paix et je ne voudrais pas vous déranger.

S'il y a quelques cadavres dans vos placards, ils y resteront. Je me contenterai de ramasser les copeaux que vous avez laissés tomber un peu partout.

Le premier d'entre eux s'est détaché de vous pendant la foire. Septembre et la brume, encore. Ce qu'elle a d'irréversible. Vous aimez traîner dans les allées avant d'aller en classe. Terrain vague. Il n'y a personne. Les stands sont vides et le sol est jonché des restes de la fête. Une espèce d'oubli, d'abandon général. Vous ramassez la peau d'une baudruche crevée. Vous relevez la tête et vous découvrez cinq petits singes gros comme le poing. Ils sont enfermés dans une cage à perroquets. Ils vous regardent. Leurs mains s'accrochent aux barreaux et vous ne pouvez rien pour eux. Ils vous accusent. Ils considèrent que vous êtes un homme parmi les hommes, semblable à vos semblables.

Et vous ne pouvez pas leur expliquer que vous n'y êtes. Pour rien.

Vous rentrez chez vous en courant et vous vous écroulez. On vous relève inerte quelques heures plus tard, incapable de dire quoi que ce soit et les mots n'auront plus jamais aucune portée. Ils ne disent rien de ce qu'il faudrait dire. Rien qui puisse rendre compte de cet exil-là qui est celui d'un enfant qui ne pourra jamais appartenir à une espèce qui met des singes gros comme des étrons d'éléphant dans une cage à perroquets.

Plutôt se taire, donc. Et savoir. Pour toujours. Que vous êtes désormais retranché. Du commun. Des mortels.

Disparu, et pourtant là

Vous avez décidé d'écrire votre vie le jour où vous avez appris que la citadelle de votre enfance allait être rasée. Il vous a alors semblé impensable de mourir sans lui avoir rendu hommage. Et même si vous n'aviez plus aucune confiance envers les mots, vous vous êtes prudemment remis à la tâche. Essayer si possible de ne pas trahir cet attachement, inaugural et persistant, entre un orphelin de guerre et une citadelle vieille de trois cents ans. Tenter de raconter, au plus juste, ces longues journées passées le long des douves, à genoux au bord de l'eau comme un Indien.

L'attrait des flaques. Les tritons. Le silence.

Au-delà du refuge. Un asile.

Les remparts ont veillé sur vous comme personne d'autre n'avait jamais songé à le faire et vous dites que vous étiez un enfant rescapé. Vous direz cela aussi des

enfants qui vivront parmi vous. Des rescapés de la psychiatrie mais vous, vous ne dites pas de quoi vous êtes le rescapé.

Vous apprenez à lire dans des petits livres roses, ces brochures qui traînent partout et qui parlent de la guerre. Les obus, les tranchées. Dans les ruelles autour de vous, les gueules cassées. Comment savoir si votre père est mort? Disparu pourrait tout aussi bien dire qu'il a choisi de ne pas revenir. Un jour, vous essaieriez d'écrire cette histoire. L'histoire d'un déserteur qui ne sait pas que la guerre est finie et qui se cache pendant quarante ans dans les entrailles de la citadelle. Il y meurt comme il y a vécu. À l'insu de tous.

Seule la citadelle sait.

Et garde. Son secret.

Un matin vous apprenez en classe que la citadelle est bâtie sur des marais. Elle s'enfoncé tous les jours un peu plus et soudain, vous l'entendez craquer. Et votre mère, unique, comme on le dit d'un fils, ne fait rien pour vous rassurer. Elle est celle qui aura fait de vous un enfant puis un homme. Angoissé. Louise est baroque, elle soliloque. Quand elle parle, elle ne parle à personne et vous apprenez à faire comme si vous n'étiez pas là. Vous dites que vous tenez du hérisson. Animal craintif. Lorsqu'il vous arrive de poser une question, Louise hausse les épaules. Narquoise. C'est le premier mot qui vous vient pour parler d'elle.

Vous tenez à ce mot comme on tient à la vie. À un fil.

Un narquois est un soldat vagabond qui mendie.

Et ainsi la guerre, toujours.